

J. N. 736.594

Lyon, 15 mai 1911

Mon bien cher ami,



Longue, vous qui il y a deux mois
que je suis sans nouvelle de vous?
Que signifie ce long silence? Excusé
de travail, soucis ou maladie?
Ne tardez pas à m'écrire, pour
dissiper mes inquiétudes, si elles ne sont
pas justifiées, pour que je m'adresse
à vos amis, si vous en avez.

Notre existence : vous a été mar-
quée par un événement important :
le départ de notre fille aînée pour
Berlin. Elle vous a quittés dans les

derniers jours d'avril. Je lui avais arrêé
un logement avec pension chez la veuve
d'un directeur de gymnase dans le quartier
nouveau de la ville, à proximité du Thier-
garten. Elle est très satisfaite de la maison;
la dame qui lui donne l'hospitalité est
aussi aimable que cultivée. Mes collègues de
l'université l'ont accueillie avec la plus
franche cordialité. M. et Mme Richard Meyer
surtout se sont distingués par leur amable
empressement, M. de Wilamowitz-Mallendorf
s'est charmé par une ardeur de grand
seigneur et la finesse aiguë de son esprit;
invitée à venir aux réceptions qu'il donne
chaque mercredi, elle n'est bien permis
de s'y rendre le plus souvent qu'elle
peut. Ses lettres, qui viennent avec une
entière sincérité les impressions produites

par Boba sur une jeune Française, sont
à la fois extrêmement curieuses. Quelques
uns avaient du succès dans un journal,
mais, bien entendu, elles ne sont point
destinées à la publicité.

Le départ a été pour moi un gros chagrin,
je ne puis m'habituer encore au vide
qu'il fait dans la maison. Trois jours
auparavant, une autre séparation m'avait
affligé. Je faisais mes adieux à mon ami
Lutaud, le préfet du Rhône, qui allait
occuper en Algérie le poste de gouverneur
général. Ce sont, dans notre pays, les plus
hautes fonctions après celle de président de
la République. Je n'aurais dû que me
réjouir de voir un ami appelé à une
situation aussi brillante. Néanmoins je n'ai
pu voir partir sans une vive douleur

un homme que je voyais tous les jours,
à qui je pouvais confier toutes
mes pensées et qui dans toutes les cir-
constances me donnait les conseils les plus
clairvoyants.

Lorsque ma fille est partie, nous
étions installés à la campagne, dans
le département du Rhône, à une cin-
quanteaine de kilomètres de Lyon.
Nous avions découvert là une
maison rustique dans une petite
vallée paisible et solitaire. Le prix
étant infiniment moins élevé que
celui que nous payions en Suisse
et en Savoie, et la proximité de
Lyon offrant de grands avantages,

25 N. 136. 594
Nous avons loué pour toute l'année
cette habitation modeste, mais confort-
table et pittoresquement située.
Notre fille viendra nous y rejoindre
au mois de juillet. Peut-être irons-
nous passer avec elle une quinzaine
de jours en Poitou. Peut-être l'un
de nous la reconduira. L'idée à Berlin.
Nos projets ne sont pas encore
arrêtés.

Je n'aurais donc pas le plaisir,
que j'espérais l'an dernier, de vous
voir aux environs de Genève. D'autre
part à cause de la simplicité de
notre installation et du lieu d'inté-
rêt que le pays avait pour vous,

à cause aussi du voyage que nous avons
en perspective pour une époque encore
indéterminée, je n'ose vous inviter à venir
nous rejoindre dans notre retraite. d'un
côté nous aurons eu de magnifiques
spectacles et de distraction à vous offrir;
cette année le but ne vaudrait pas le
voyage. Espérons que de conjonctures
aussi favorables que celle de l'été dernier
se retrouveront une autre fois.

Comme travail littéraire, je ne fais plus rien.
J'avais promis une conférence à une société
littéraire de Strasbourg pour le mois-ci,
je suis obligé de manquer de parole.

Apprenez-moi bientôt que vous êtes plus actif
plus vaillant que moi et donnez-moi de vos
de M^{me} Necker et de vos enfants des nouvelles
que je souhaite entièrement. Goussier.
Votre tout dévoué à Chikard